

Manifeste de l'errance

Marie-Hélène Montpetit

Number 5, 1988

Le pouvoir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel Variable inc.

ISSN

0831-3091 (print)

1923-2322 (digital)


[Explore this journal](#)

Cite this article

Montpetit, M.-H. (1988). Manifeste de l'errance. *Ciel variable*, (5), 22–25.



MANIFESTE DE



Nous avons vingt ans et plus. Nous sommes un garçon et une fille. Nous sommes au début de la vie adulte. Nous allons exprimer notre point de vue sur la question de vivre cette vie d'adulte. Ce point de vue est le nôtre. Nous avons déjà cru que les seules expressions admissibles étaient les classiques. Nous ne sommes pas classiques à cause de notre âge. Notre parole existe malgré son manque d'assises dans le passé. Elle se dit à présent.

Nous avons été désignés comme étant la génération perdue par les sociologues. Cela nous a inquiétés intellectuellement mais nous sommes trop concernés par la question pour pouvoir juger de cette affirmation avec le libre arbitre. Nous éprouvons ce que cela signifie au jour le jour.

Adultes, nous sommes mis au défi d'investir notre époque et de nous situer vis-à-vis de notre histoire, de notre mémoire et de nos références. De nous, maintenant, la vie exige des actes et des réflexions. Elle nous demande d'être les fondements de ce qui sera, à courte vue. Elle nous demande de planter nos drapeaux dans l'âge adulte. Nos drapeaux sont tramés d'archétypes et de modèles que nous lançons plus loin en avant, sur la terre désolante de l'avenir, de façon à devenir des êtres libres. Nous sommes ambitieux en ce qui concerne la liberté. Nous désirons trouver notre mesure humaine.

Le défi est ardu. Nous n'avons pas d'emploi. Nous sommes en chômage. Nous sommes loin de pouvoir agir sur le monde dont nous sommes. Certains d'entre nous se sont crus bègues, manchots, débiles à cause de cela et le sont devenus. Ils n'agiront jamais plus sur ce monde à venir.

Fougueux, nous supportons mal d'être inactifs. Nous dérivons de la communauté. Nous craignons cette dérive. Nous ne voulons pas y perdre l'estime que nous avons de nous-mêmes. Cette estime est un socle fragile et nous ne voulons pas sombrer dans le désarroi, bien que cela arrive, comme d'être empêtrés dans une marée de goudron noir.

Bien que nous ayons des réserves en ce qui concerne les patrons irrespectueux et autoritaires, nous avons déjà été renforcés dans l'estime de nous-mêmes par certains emplois. Nous connaissons la signification des mots salaire, compétence et fiabilité et respectons cette nomenclature. Nous sommes admiratifs du Gigantesque et du Leitmotiv. Froidement, nous envisageons le travail comme un échange de services sur une base égalitaire dont la condition essentielle est une attitude de conciliation de la part des parties en cause. Cette approche a des allures d'entêtement mais nous préférons le risque de la franchise au statu quo des rapports d'autorité et de servilité. Le mensonge nous irrite. Nous ne croyons pas, cependant, que notre présente situation soit définitive. Nous croyons qu'un jour, nous travaillerons à nouveau.

Nous ne travaillons pas depuis un mois. Sans argent, nous ne sommes pas sollicités par la vie diurne et nous vivons la nuit. Nous pourrions tout de suite renoncer à cette vie nocturne et la juger inacceptable. Nous pourrions éteindre cette veillée des flambeaux qui nous force les yeux dans l'obscurité. Nous pourrions miser à nouveau sur la clarté des matins et nous remettre au service impérieux du jour et de ses devoirs avec la rigueur de qui gagne sa vie et tient sa maison propre. Nous prenons des vacances.

Notre vie nocturne nous transforme. Nous empruntons aux cauchemars des allures de cloportes, de bêtes chevelues et curieuses. Nous sommes de ceux qui scrutent. La clarté nous brûle les yeux. Nous préférons de plus en plus les ombres apparentes. Les rêves déchaînés que nous faisons dans l'ombre. L'ordre établi des choses ne nous concerne plus. Nous flairons le désordre et livrés au chaos, nous arpentons la terre des antagonismes. L'exploration de la nuit nous tient lieu de défi. Nous nous mutons dans les contraires. La cérémonie d'investiture nous octroie les sièges de l'Opposition officielle. Le discours du Trône ne se prononce pas. Aux bègues est concédé le loisir du silence.

Ici, l'avenir appartient à ceux qui cherchent, à ceux qui errent, aux va-nu-pieds et aux iconoclastes. Nous ne sommes pas des vomisseurs du monde. Nous ne sommes pas des exaltés. Nous sommes des termites. Nous devinons la mort. Celle des citoyens de Rome, l'antique et la moderne, et celle de Rome qui flambe. Depuis le sofa du salon, nous voyons Rome en flammes et puis Néron le fier qui s'agite devant, sur les remparts de la citadelle. Notre déni fustige Néron. Nous avons de tout temps craint qu'il ne nous floue, à cause de notre innocence, et qu'il nous prenne au dépourvu avec les comptes qu'il exige de nous. C'est pourquoi nous gardons l'oeil ouvert et nous tenons le siège. À l'abri de la cité, nous prenons la parole, attelés à la tâche de nous rendre réels dans cette obscurité. Même si cela ne fait que peu de mots dans la balance, nous croyons parfois, dans la conversation, comprendre quelque chose sur la vie, sur nous-mêmes, sur ce qui est. Et si nous souhaiterions parfois embrasser le monde avec notre réflexion, nous n'avons pas encore débordé de la sphère intime. Nous avons l'intuition d'un premier pas.

Ce premier pas consiste à nous affranchir de nos tutelles, à devenir maîtres de nous-mêmes et convaincus d'une limpidité entre nous et le monde. Celui-ci, hélas, exclut Rome, car nous ne faisons pas partie de la cité apparente. Nous n'avons pas prise sur elle. Nous évoluons dans le monde contingent de l'errance avec une sérénité indifférente. Rome est un bien petit village.

Nous craignons la stérilité de la nuit. Nous aimerions, malgré tout, être de ceux qui croient. Nous aimerions être ceux-là qui mettent au monde des enfants et qui construisent. Nous avons en mémoire Babylone, les pyramides d'Egypte et les familles nombreuses de la Beauce. Nous pensons qu'avoir des enfants est un signe de santé et de confiance en l'avenir.

Nous en faisons par *mimésis*. La nuit porte à cela. Nous sommes attirés l'un par l'autre. Nous faisons l'amour dans le lit. La question de la maternité nous indiffère quand nous nous enlaçons. La filiation exige la transmission du sens commun. Nous sommes à mi-chemin entre le rejet de cela et l'obligation de la croissance dans l'introjection de cela. Le saccage est encore si près, et la rage si brûlante! Elle est notre langue autochtone. Nous n'endossons que le plaisir qui nous lie dans l'amour. C'est là-dessus que se fonde notre aveu réciproque.

Nous avons beaucoup moins d'illusions qu'auparavant en ce qui concerne le partage. Nous ne voulons pas nous aimer mais être deux, à l'occasion. Nous voulons être des témoins l'un pour l'autre. Nous ne voulons pas nous confondre ni demeurer passifs dans une dépendance. Nous sommes perplexes et fragiles en ce qui concerne l'amour. Nous avons peur de déposer les armes entre les mains d'un autre, en serions-nous amoureux. À quels ravages nous exposerions-nous, nous qui aimons si violemment!

Vis-à-vis de nos pairs, nous sommes pleins de compassion. Nous sommes issus de la même **révolution**, tranquille, et nous avons connu l'échec: celui de nos premiers désirs d'être, de notre rébellion, de notre éducation **générale, infinie et vague**, comme on dirait la **nouvelle vague** avec une joie amère. Nous avons tous sabordé les principes qui nous soutenaient dans la révolte qu'exprimait déjà avec fièvre, la génération qui nous précède. Notre territoire moral est un lot en friche, une terre de Baffin. Nous ne voulons pas vivre dans les dogmes. Nous ne pouvons plus vivre, par contre, dans le désert. Nous avons dû aller très loin, dans la confrontation, pour trouver ces lieux vierges. La route n'est pas aisée pour s'y rendre à nouveau et y bâtir maison, car c'est bien là que nous allons. Mais nous avons l'arrogance des premiers colons, sinon leur courage, à défaut de Constitution, de Code Civil et d'emblème patriotique.

Nous sommes faits comme des rats.

Sur cette route, en meutes inquiètes, nous nous égarons. Dans les méandres de l'errance nous n'acceptons plus, à certains moments, d'être à la merci de la nuit, de nos sens et de notre immoralité. Nous nous ennuyons d'une certaine morale, d'un certain sens du sacré. Nous les avons reniés dans la répulsion profonde que nous ont inspiré les ordres d'autrui. Nous sommes désaxés, maintenant, vis-à-vis de la morale. Elle ne s'est pas imprimée assez loin en nous. Nous savons qu'au pire de la détresse, elle restera tout à fait invisible à nos yeux. De cette morale larvaire, nous voulons extraire un ordre, le nôtre. Un ordre qui ne serait pas la loi.

Nous sommes ambitieux en ce qui concerne la liberté. Nous désirons trouver notre mesure humaine.

agiles parce que errants et défricheurs. propose sa grâce. La conviction profonde nous réconcilie avec la vie et avec la terre dans cet ordre-là, investis par la légèreté qui nous permet de croître. D'après l'équilibre instable entre la terre et nous, nous voudrions que ce jeu aille de soi afin que nous, même complices, nous échouons à être pris en charge par quelque chose de plus grand que nous. Nous nous demandons avec méfiance ce que ce pourrait être et, sceptiques, nous nous tenons la main dans l'équilibre précaire de la fraternité.

Nous essayons de renoncer à cette idée d'être pris en charge, bien que nos inquiétudes confirment que nous n'y sommes pas encore arrivés. Nous assumons notre solitude quoique nous rêvions parfois d'une union affective qui remblait nos creux. Cette exigence est démesurée, nous en savons la déraison. Aussi nous détachons-nous de la demande insatiable pour recouvrer les fondements de nos propres désirs.

Mais notre dépendance agite ses tentacules et se glisse dans la finance d'un seul et même transfert. Notre solitude y gagne ses galons, à petits pas. L'argent nous a toujours brûlé les doigts. Nous avons toujours éprouvé du mépris vis-à-vis du pouvoir qu'il confère. Nous nous sommes toujours vus pauvres plutôt que riches, et cela, par esprit de sainteté ou pour éviter à jamais d'être coupables de quelque chose. Nous n'avons pas acquis le sens de l'*entrepreneurship*. Notre fierté s'y heurtait.

Nos responsabilités adultes nous imposent cependant de réviser nos stratégies et de nous faire violence. Les règlements de comptes ne s'opèrent pas dans l'absolu. Nous nous sommes renforcés dans une contestation qui avait l'ordre pour cible et nous sommes contraints à courber l'échine devant le retour du balancier qui nous frappe au visage. Désormais, nous sommes tenus à l'obligation de la discipline, du travail, de la possession, du pouvoir et de l'argent. Nous sommes faits comme des rats.

Nous sommes trop fiers pour être des employés modèles. Nous voulons avoir les coudées franches. Dans ce cas, notre autonomie passe par l'appropriation des moyens de production. Si cela s'exécute, nous devenons des patrons. Nous ne pouvons plus éluder la question d'éthique de la propriété et des rapports de force. Nous devons, à notre tour, être en place, indivis et frondeurs, agissants. Cette dynamique est sans retour et son contraire est radical: il s'agirait de ne rien faire. L'idée de la concertation et du pouvoir nous épuise déjà. Nous oscillons entre le désir de marcher droit devant et de demeurer fous, enfants, démunis, comme de petits bonzes.

Par contre, la question de l'avoir est soumise aux politiques d'attribution des richesses. L'argent nous est octroyé au mérite, parfois au hasard, et, en général, à la sueur de notre

front. Parfois, nous subissons des refus d'octroi d'argent, des indifférences, des injustices dans le partage du Trésor qui nous affligent. C'est le lobby sourd et muet des moins de trente ans et des laissés pour compte. Nous ne sommes pas à tu et à toi avec les grands stratèges de la finance. À quel chantage et à quelle séduction devrions-nous nous livrer pour mériter une tranche de la galette monétaire? Est-ce une question de mode, de langue, d'affinité politique ou de bon sens? Devant le soleil victorieux de Rome, nous voyons les choses en noir.

La situation invite à la riposte: aux incendies de ruelle, aux insultes, aux émeutes et au *faux-monnayage*. Mais la mutinerie est le flambeau d'une autre époque. Nous sommes les enfants de la social-démocratie. Nous militons dans le *nowhere* des régions d'extrême centre à climat tempéré. Nous sommes de notre époque. Déjà nettement engagés dans le virage de l'opportunisme technocratique. Nous ne sommes plus exaltés par les luttes. Nous sommes usés par elles. Nous refaisons nos forces sous la coupole indifférente des chefs d'État. Qu'à cela ne tienne. Notre statut social est d'être les sous-produits ménagers de la vieille garde révolutionnaire qui recolle ses morceaux. Demain, la place sera nette. Nous marchons déjà bien droit sur la ligne de tir de l'avenir.

Notre révolte contestait un pouvoir. Maintenant, nous défions le pouvoir par notre indifférence et notre solitude. Rien de bien changé depuis Socrate. Le pouvoir s'est décomposé à nos yeux lorsque nous avons cessé de le revendiquer. Notre place est ailleurs. À nous le défi d'exister.

La seule tyrannie qui nous effraie encore est celle de la souffrance. Elle est inéluctable. Tous les corps se résignent. Nous avons espéré que la fréquentation des moribonds et des morts nous guérirait de cette crainte mais devant elle nous sommes demeurés aussi naïfs qu'auparavant. Et la tyrannie de la souffrance, celle que nous imposent la nature et les hommes, continue de nous effrayer.

C'est pourquoi nous saluons ceux qui vivent. Le reste a perdu beaucoup de son importance. La vie terrestre est un alliage de héros et de vaincus qui survivent devant le même impondérable de l'adieu. À ceux qui vivent, nous disons salut et justice. À ceux qui meurent, au revoir.

Notre persévérance est l'entêtement terrible de notre vitalité, celle de nos yeux, de notre sang, de notre pensée et de notre courage. C'est à cela seul que nous obéissons dans les mots d'avenir et de fraternité.

Marie-Hélène Montpetit

Nous militons dans le *nowhere* des régions d'extrême centre à climat tempéré.